

UDA

2008-2009

Le monde en pages

UN FEU AMICAL

de Avraham B. Yehoshua



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

I. Littérature hébraïque ou israélienne ?

Naissance d'une littérature israélienne

Jusqu'en 1948, prévalaient les conceptions idéologiques d'une littérature hébraïque. La création de l'État d'Israël fera rapidement exploser ces manières de concevoir la littérature. Les valeurs défendues par le kibboutz ne résistent pas à l'expansion rapide de la nouvelle société. Dès lors, les écrivains tentent de jeter d'autres bases pour une existence individuelle. Le « nous » fait place au « moi », le héros est remplacé par l'antihéros d'une autre réalité. C'est au travers de personnages historiques que Moshé Shamir exprime la déception qu'il éprouve à l'égard d'un État dans lequel la corruption et la décadence sociale ne sont pas absentes (*Un roi de chair et de sang*, *La Brebis du pauvre*).

L'évolution vers une littérature plus individualiste, plus personnelle, est évidente à partir des années cinquante-soixante chez les auteurs de la « guerre d'Indépendance » comme chez leurs cadets, qu'on surnomme « génération de l'État » ou « nouvelle vague ». Aharon Megged se tourne d'abord vers une écriture surréaliste (*La Fuite*), avant de revenir à des romans ancrés dans la réalité du pays : *La Vie brève*, *Voyage au mois d'Av*, Feugelman, par exemple. Moshe Shamir, dans son roman *Les Play-boys*, jette un regard critique sur ce qu'est devenue sa génération. Les personnages d'Itzhak Orpaz (né en 1923) évoluent dans un univers aux paysages surréalistes imprégnés de symboles. Êtres solitaires, enfermés dans leur incommunicabilité, tels sont les personnages qu'Amalia Kahana-Carmon (née en 1928) dépeint dans un style très personnel (*Dans un même panier*, *Et le soleil sur la vallée d'Ayalon*, *Là-haut à Montifer*, *Je l'ai accompagnée chez elle*). Désir de destruction et instinct de mort sont les thèmes développés dans une atmosphère surréaliste par **Avraham B. Yehoshua** (né en 1936) à ses débuts (*La Mort du vieillard*, *Le Voyage nocturne de Yatir*).

Cependant, un glissement progressif vers la remise en question de la société israélienne caractérisera la littérature des années soixante-dix et quatre-vingt. Yoram Kaniuk caricature le « nouvel Israélien » dans *Celui qui descend en haut* et dans *L'Histoire de la grande tante Shlomtsion*. Déjà, **Avraham B. Yehoshua** en aborde les réalités dans *Face aux forêts*, puis dans *Au début de l'été 1970*, qui traite de la guerre d'usure. Dans son premier roman, *L'Amant*, par-delà l'histoire d'une famille israélienne à l'époque de la guerre du Kippour, l'auteur évoque les raisons profondes de cette guerre. Dans *Divorce tardif* et *L'Année des cinq saisons*, l'idée de l'incompatibilité entre la réalisation de l'idéologie sioniste et les impératifs de la vie est sous-jacente. Son dernier roman, *Monsieur Mani*, véritable épopée familiale, évoque de façon subtile l'histoire événementielle, idéologique et politique du judaïsme oriental.

La guerre du Kippour déclenche un véritable traumatisme et servira de point de départ à de nombreuses œuvres : Yitzhak Ben-Ner (né en 1937) publie *Coucher de soleil à la campagne*, *Après la pluie*, *Pays lointain*, où il s'agit aussi de la visite du président Sadate en Israël, David Schütz (né en 1941) écrit *L'Herbe et le sable*. Yaakov Shabtai (1934-1981) va encore plus loin que d'autres et, dans son roman *Pour inventaire*, dépeint l'écroulement des valeurs fondamentales du mouvement travailliste. Le Tel-Aviv des années soixante-dix apparaît comme un univers sans spiritualité et sans idéal. Fin de compte, son œuvre posthume, va dans le même sens.

Des auteurs plus jeunes s'en prennent aussi aux mythes. Mordekhai Shalev (né en 1948), dans *Que la terre se souvienne*, expose avec ironie l'œuvre des pionniers de la deuxième vague d'immigration. Le rêve sioniste, empreint de romantisme, a été trahi par les pionniers eux-mêmes,

et leurs descendants ne peuvent donc pas lui rester fidèles.

Enfin, c'est aux valeurs sacrées sur lesquelles est fondée la société israélienne qu'Amos Oz (né en 1939), Prix Femina étranger 1988, s'attaque, dès ses premiers ouvrages, dévoilant l'envers du décor d'une société qui défend des idéaux dont elle se détourne en fait : Les Pays du chacal, Ailleurs peut-être, Mon Michaël, Jusqu'à la mort, La Colline du mauvais conseil. Il scrute les tréfonds de l'âme humaine et, par une introspection subtile, met en évidence la lutte constante entre la beauté, la logique et la lumière, d'une part, et les instincts cachés, la folie et l'ombre, d'autre part. Dans les années soixante, Amos Oz avait pressenti la crise qu'allait connaître le kibboutz, et dans ses romans ultérieurs il présage la profonde mutation de la société israélienne. La Boîte noire relate le drame intime de personnages issus de communautés et milieux très différents dans l'Israël des années soixante-dix, avant la prise du pouvoir par la droite. La mémoire torturée par la culpabilité d'un agent secret et la quête de la miséricorde sont au cœur du roman Connaître une femme. Dans La Troisième Sphère, qui a pour toile de fond la révolte palestinienne, le héros, homme de gauche, n'arrive pas à modifier la société, où sévissent décadence et dégradation. La troisième sphère, préfiguration des aspirations individuelles, nationales et universelles, est un refuge, un lieu où la réconciliation entre les réalités et l'idéal est possible.

L'interrogation sur le caractère de l'identité nationale se révèle aussi à travers l'affirmation de l'appartenance communautaire. Des écrivains originaires de pays arabes, par exemple, se font davantage connaître. Sur les pas de Mordekhaï Tabib (1910-1979), qui a peint sa communauté yéménite, Amnon Shamosh (né en 1929) célèbre sa communauté d'Alep, dispersée à travers le monde ou immigrée en Israël (Michel Ezra Safra et fils). Sammy Michaël (né en 1926) s'attache à sa communauté irakienne dans Une poignée de brouillard, mais évoque également la situation des Arabes israéliens (Refuge et Trompette dans l'oued). Elie Amir (né en 1937), lui aussi originaire d'Irak, consacre son roman Le Coq du pardon, publié en 1983, à la douloureuse intégration des immigrants. Erez Bitton (né en 1942), d'origine marocaine, a le désir d'enrichir de sa poésie la civilisation israélienne grâce à sa propre culture (Offrande marocaine, Le Livre de la menthe). Des auteurs issus des minorités ethniques font aussi entendre leur voix en hébreu. Anton Shammas (né en 1950), dans Arabesques, trace l'histoire de plusieurs générations de sa famille arabe. Dans son roman Baptême fatal, Naïm Araydi, écrivain druze, insiste sur la confrontation entre les deux univers dans lesquels il vit.

© *Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés*

Les héros des lettres israéliennes

par André Clavel
Lire, mars 2008

Ce sont les plus grands écrivains d'Israël ! Confrontés à l'Histoire, profondément engagés, ils mettent en scène dans leurs oeuvres les déchirements d'un pays et le combat des hommes.

Amos Oz

En Israël, Amos Oz est un porteur de lumière, à la fois une autorité morale et un romancier éblouissant. En le lisant, on fait provision de sacré car ce prophète égaré dans une époque déchirée ne cesse de labourer la mémoire de sa patrie, pour en exhumer les racines émotionnelles et spirituelles. Né à Jérusalem en 1939, Oz a travaillé à 17 ans dans un kibboutz, avant de devenir

le chef de file de l'intelligentsia, de fonder le mouvement «La Paix Maintenant» puis de militer farouchement contre la guerre et contre toutes les formes de fanatisme.

Quant à son oeuvre littéraire, elle fait magnifiquement chanter l'hébreu - «il vit en moi, c'est mon violon», dit-il - tout en se heurtant au mur des Lamentations d'une Histoire qu'elle interpelle depuis La boîte noire, prix Femina étranger en 1988. Et s'il fallait choisir deux titres, ce serait d'abord Seule la mer (Gallimard), un roman à la fois chevillé au présent et tout entier nourri de l'Ancien Testament, avec une cascade d'intrigues amoureuses qui s'entrecroisent comme les motifs d'une tapisserie. Et il y a, bien sûr, ce magistral récit autobiographique, Une histoire d'amour et de ténèbres (Gallimard), qui, au-delà de l'anecdote personnelle, met en scène tout le destin d'Israël. Oz y évoque la douloureuse épreuve de la diaspora juive avant de faire renaître la figure de sa mère, qui s'est suicidée quand il était adolescent. Sa disparition hante ces pages où se conjugent la mémoire d'une Europe disparue, le devenir d'un peuple et les blessures d'un homme. Lequel peut aussi nous inviter à moins de gravité lorsque, dans Vie et mort en quatre rimes, son dernier roman, il se livre à un brillant et cocasse numéro pour nous dévoiler les secrets de la création littéraire. D'un registre à l'autre, Oz ne cesse de faire des prodiges. A quand le Nobel?

Aharon Appelfeld

Parce qu'il est un rescapé et qu'il s'escrime à nommer l'innommable, Aharon Appelfeld est la voix la plus tourmentée d'Israël. Hantée par la Shoah, cette voix-là explore les ténèbres de l'Histoire, met en scène la barbarie des uns et le calvaire des autres, tout en célébrant les mystères de la vie - même si elle n'est qu'une survie, pour le romancier. «Dépossédé et déraciné, il est l'auteur dépaycé d'une littérature elle-même dépaycée, et il a fait de cette désorientation un sujet qui n'appartient qu'à lui», a écrit Philip Roth à propos d'Appelfeld, dont chaque roman ressemble à une parabole. Et aussi à une thérapie intime, afin de chasser les fantômes monstrueux de l'enfance: né en 1932 en Bucovine, le jeune Aharon fut déporté dans un camp de concentration roumain d'où il s'évada avant d'être recueilli par l'Armée rouge, à l'âge de 13 ans; il traversa ensuite l'Europe avec un convoi d'orphelins, débarqua en Palestine, apprit l'hébreu dans un kibboutz, fit ses études à Jérusalem et considéra qu'il était à sa place en terre d'Israël.

Prix Médicis étranger 2004 pour Histoire d'une vie, un remarquable roman de formation, il a signé une trentaine d'ouvrages où l'ombre de Kafka croise celles de Bruno Schulz, de Primo Levi et de Stefan Zweig. De Floraison sauvage à L'amour soudain, du Temps des prodiges à L'héritage nu (tous traduits à L'Olivier), Appelfeld ne cesse de recoller les fragments d'une mémoire brisée tout en confrontant ses lecteurs à une utopie fragile, comme une lumière dans la nuit - ce qu'il appelle l'«innocence perdue». Cette innocence réchauffe encore le coeur du jeune héros de La chambre de Mariana, le dernier roman d'Appelfeld: c'est l'histoire d'un garçon de 11 ans qui, reclus dans les ténèbres d'un ghetto, cherche désespérément à retrouver un peu de chaleur maternelle auprès de la prostituée qui l'a recueilli tandis que, dans les rues, les soldats allemands font claquer leurs bottes sinistres... Un récit bouleversant, aux portes de l'enfer.

David Grossman

David Grossman, né à Jérusalem en 1954, appartient à la génération du désenchantement qui conteste depuis longtemps la politique sioniste. Il s'est fait connaître à la fin des années 1980 avec Le vent jaune, un reportage en Cisjordanie qui était aussi un implacable réquisitoire contre la politique d'occupation d'Israël. Le miracle, c'est que le très politisé Grossman a pu devenir un romancier de haut vol. «L'écrivain, dit-il, ne peut accepter que l'Histoire confisque sa sensibilité, sa tendresse. Je refuse de considérer ma vie intérieure comme une zone de guerre. Ce serait un quasi-suicide.» Ecrire, pour lui, c'est reprendre possession de l'intimité, cultiver un jardin secret où les rêves ne sont pas en jachère, même à l'heure du couvre-feu. Ce pari, le romancier l'a gagné. En

s'imposant comme l'écrivain le plus inventif d'Israël. Aussi y a-t-il plusieurs Grossman. Celui qui, dans le bouleversant *Voir ci-dessous: amour*, dévoile les séquelles de la Shoah sur les rescapés. Celui qui renoue avec le roman d'amour épistolaire (*Tu seras mon couteau*), qui donne la parole à un Palestinien des territoires occupés (*Le sourire de l'agneau*), qui écrit des contes chevaleresques dont les héros sont des ados débarqués de chez Salinger (*L'enfant zigzag*, *Quelqu'un avec qui courir*), ou qui signe un délicieux conte moral sur l'inépuisable thème de la confusion des sentiments (*J'écoute avec mon corps*).

Grossman vient de publier un recueil d'essais précieux, *Dans la peau de Gisela*. Il y parle de la tragique disparition de son fils, tué au Liban en août 2006, mais aussi des livres qui l'ont nourri, du quotidien dans son pays, d'Yitzhak Rabin ou de «la paix improbable». Avec ces mots qui résument parfaitement Grossman: «En écrivant, je découvre que, grâce à la relation de tendresse et d'intimité que j'entretiens avec le langage, je redeviens celui que j'étais autrefois, mon moi avant qu'il ne soit nationalisé, confisqué par le conflit, le désespoir et la tragédie.»

Avraham B. Yehoshua

Né à Jérusalem en 1936 dans une famille séfarade, farouche partisan d'un dialogue entre Juifs et Arabes, Avraham B. Yehoshua n'a cessé de s'engager pour la paix, en Israël. Mais son oeuvre, elle, ne s'enlise jamais dans l'ornière du militantisme. Elle forme une subtile tapisserie où la psychologie se mêle à l'Histoire, pour montrer comment trente ans de guerre ont bouleversé la vie spirituelle, les émotions, les amours et les destins des Israéliens.

De roman en roman, l'inspiration de Yehoshua ne cesse de se renouveler. Dans *L'amant*, il explore avec panache une technique de narration polyphonique. Dans *Monsieur Mani*, il jette un long travelling sur cent cinquante ans de la vie d'une famille, entre Orient et Occident. Dans *Voyage vers l'an mil*, il peint deux communautés médiévales qui débattent sur la question de la bigamie. Et dans *Le responsable des ressources humaines*, il mêle plusieurs registres (philosophie, polar, réflexion politique) en racontant la tragique disparition d'une employée, tuée lors d'un attentat à Jérusalem, dont personne ne vient réclamer le corps, comme si elle n'avait plus de famille dans une société orpheline de ses espérances.

Quant au dernier roman de Yehoshua, *Un feu amical*, c'est une radiographie très fouillée des secrets - et de la complicité affective - d'un vieux couple qui résiste au temps, contre vents et marées. Avec, au coeur du livre, deux personnages emblématiques: un garçon fauché par la guerre et un homme qui, après s'être exilé en Afrique, a décidé de couper tout lien avec le patrimoine juif. D'un côté le sacrifice inutile et, de l'autre, la tentation de la fuite: ce récit de Yehoshua met en lumière des déchirements qui sont aussi ceux d'Israël. De ce pays, il dévoile les tourments avec une compassion admirable. Comme s'il veillait à son chevet, pour lui offrir un supplément d'âme.

II . Avraham B. Yehoshua



Source : Ces étonnants voyageurs, juillet 2008

Avraham B. Yehoshua, né en 1936 à Jérusalem, est l'un des chefs de file de la littérature israélienne contemporaine. Issu d'une famille profondément religieuse - il appartient à la cinquième génération de juifs sépharades installés en Israël - mais lui-même profondément laïc, il suit des études à l'Université hébraïque de Jérusalem puis démarre une carrière d'enseignant. De 1963 à 1967, il réside à Paris. Il rejoint l'Université de Haïfa en 1972.

Avraham B. Yehoshua a embrassé une carrière d'écrivain dès la fin de son service militaire dans les rangs de Tsahal. Se définissant lui-même comme "romancier tardif", il ne publie son premier roman qu'à l'âge de 40 ans.

Avraham B. Yehoshua s'est également engagé en faveur du processus de paix israélo-palestinien et a participé à l'Initiative de Genève. Il a remporté de nombreuses récompenses littéraires dont le très prestigieux Prix d'Israël pour l'ensemble de son oeuvre, et ses livres sont traduits en 28 langues.

Révéle en France par Maurice Nadeau dans la collection « Lettres nouvelles », il a peu à peu conquis le public français, d'abord avec *Au début de l'été 1970* (Calmann-Lévy, 1980) puis *L'Amant* (Calmann-Lévy, 1983). Chacun de ses livres rencontrera un succès critique aussi bien que public.

Bibliographie :

- ▶ *Un feu amical* (trad. Sylvie Cohen, Calmann-Lévy, 2008)
- ▶ *Israël : un examen moral* (trad. Denis Charbit, Calmann-Lévy, 2005)
- ▶ *Le responsable des ressources humaines* (trad. Sylvie Cohen, Calmann-Lévy, 2005)
- ▶ *La Mariée libérée* (trad. Francine Lévy & Clarisse Cohen, Calmann-Lévy, 2003)
- ▶ *Voyage vers l'an mil* (trad. Francine Lévy, Calmann-Lévy, 1998)
- ▶ *Shiva* (trad. Arlette Pierrot, Calmann-Lévy, 1995)

- ▶ *Monsieur Mani* (trad. Arlette Pierrot, Calmann-Lévy, 1992)
- ▶ *Pour une normalité juive* (Liana Lévi, 1992)
- ▶ *L'année des cinq saisons* (trad. Guy Séniak, Calmann-Lévy, 1990)
- ▶ *Un divorce tardif* (trad. Guy Séniak, Calmann-Lévy, 1983)
- ▶ *L'Amant* (trad. Jacques Pinto, Calmann-Lévy, 1983)
- ▶ *Au début de l'été 1970* (trad. Guy Séniak, Calmann-Lévy, 1980)

Avraham B. Yehoshua et le conflit israélien : le rêve du partage

Un article de Avraham B. Yehoshua dans Le Nouvel Observateur

Soixante ans après le vote de l'ONU instituant la création de l'Etat d'Israël, le grand écrivain analyse les raisons du conflit et donne des pistes pour le résoudre

- **Le 29 novembre, la décision de l'ONU** du partage de la Palestine-Eretz Israël en deux Etats - juif et palestinien - a 60 ans. Cette résolution, dont l'adoption exigeait la majorité requise des deux tiers, devint effective grâce à une entente exceptionnelle entre deux blocs adverses : le bloc communiste et le bloc occidental-démocratique. Quelles étaient les motivations de ces deux puissances en adoptant ce plan de partage condamné et rejeté par les pays arabes, lesquels firent immédiatement savoir qu'ils s'emploieraient à détruire le tout jeune Etat juif ?

Cette entente ne s'explique pas par les intérêts géopolitiques des deux blocs qui avaient tout intérêt à éviter l'affrontement avec le vaste monde arabo-musulman. A mon sens, la raison pour laquelle les deux grandes puissances votèrent en faveur d'un Etat juif procède de l'immense traumatisme provoqué par la Shoah. Le plan de partage s'explique moins par des considérations d'ordre moral - l'accueil des rescapés et les réparations qui leur étaient dues - que par la volonté d'éradiquer la terrible maladie de l'antisémitisme.

Le génocide de 6 millions de juifs ne dépendait pas de facteurs territoriaux, idéologiques, religieux ou économiques, mais reposait sur un délire raciste (bien que les juifs n'aient jamais été une race), considérant les juifs comme de dangereux microbes. Le fait que l'extermination entreprise par l'Etat nazi trouvât un écho positif, voire une collaboration effective, dans les pays conquis démontre que le «problème juif» dépassait les frontières de l'Allemagne pour prendre une dimension universelle. La meilleure façon de liquider l'antisémitisme impliquait non seulement un combat acharné contre le racisme, mais encore une entente internationale pour apporter un soutien aux juifs par la création d'une entité juive territoriale distincte, indépendante et souveraine, en vertu du droit des peuples à l'autodétermination.

- **Mais où trouver ce territoire ?** Si les Arabes modérés admettaient l'hypothèse que les juifs étaient avant tout un peuple, pas seulement une religion, et approuvaient théoriquement et non sans difficulté le principe du droit du peuple juif à l'autodétermination, ils repoussaient avec la

dernière énergie l'éventualité que l'Etat juif s'approprie une partie (même minuscule) du territoire national arabe. Non seulement parce que toute atteinte à l'intégrité territoriale était une atteinte à l'intégrité identitaire, mais aussi parce que les Arabes considéraient le problème juif comme étant par nature un problème européen, puisque la Shoah et l'anti-sémitisme étaient apparus en Europe, dans le monde chrétien où résidaient la majorité des juifs. Le plan de partage prônant la création d'un Etat juif en Palestine était à leurs yeux une injustice. Au cours des siècles derniers, les juifs résidant en Palestine étaient quantité négligeable, mais après la création d'un Etat hébreu en Eretz Israël, des millions de juifs conflueraient de toute la diaspora vers ce petit territoire, et, sous la poussée démographique, l'Etat juif serait susceptible de s'étendre jusqu'aux terres arabes avoisinantes. En effet, l'Etat hébreu créé par la décision de partage était censé être, par essence, un Etat sioniste, appartenant au peuple juif dans sa totalité. La décision des Nations unies l'indiquait explicitement. La valeur morale de cette décision découlait de l'espoir que le petit Etat hébreu résoudrait le problème juif, ou l'allégerait autant que possible, afin que tout juif persécuté puisse y trouver refuge et citoyenneté.

La résistance arabo-palestinienne à l'intrusion des juifs sur leurs terres, au début du XX^e siècle, était tout à fait naturelle et logiquement fondée - n'importe quel autre peuple aurait probablement agi de même. L'argument du droit historique des juifs sur la Palestine en vertu de la souveraineté qu'ils y exerçaient deux mille ans auparavant est dénué de tout fondement moral, d'autant que nombre de juifs ont volontairement quitté Eretz Israël au cours des siècles et que, deux mille ans après la chute du second Temple, en 70 après notre ère, ils auraient pu retourner dans leur patrie s'ils l'avaient voulu. Et ce n'est que sous la pression d'un antisémitisme virulent qu'ils ont fini par comprendre la nécessité de normaliser leur situation afin de devenir maîtres de leur destin, à l'instar de n'importe quel autre peuple.

- **Après la Shoah, le problème juif** n'était plus un problème européen, mais mondial, affirmait-on aux Arabes, et il leur incombait donc de trouver également une solution à ce problème. Les juifs ne pouvant rétablir leur souveraineté que sur la terre d'Israël - leur patrie historique, selon eux - et nulle part ailleurs puisque, de toute façon, ils n'avaient aucune autre terre à leur disposition, les Palestiniens se voyaient contraints d'accepter le plan de partage.

Mais ni l'ONU ni aucun autre Etat ami ne s'employèrent à concrétiser ce projet. Les Britanniques, qui détenaient le pouvoir en Palestine depuis trente ans, préférèrent s'abstenir au cours du vote de l'Assemblée générale des Nations unies et, après son adoption, ne soutinrent pas plus l'application de la résolution que le partage raisonnable entre les deux Etats en devenir. Six mois plus tard, ils évacuaient la région en laissant derrière eux le chaos.

Conscients de leur incapacité à affronter seuls l'Etat juif, les Palestiniens appelèrent les armées arabes voisines à la rescousse. Dès le départ des Britanniques, sept Etats arabes envahirent la Palestine pour rejeter les juifs à la mer et tenter d'annexer une partie du territoire palestinien. Quant aux grandes puissances, qui avaient quasiment oublié leur décision de novembre 1947, elles choisirent de rester à l'écart sans essayer d'imposer les recommandations de la résolution aux Palestiniens ni de leur offrir un quelconque dédommagement pour les terres qu'on leur avait saisies. Et elles ne firent rien non plus pour contrecarrer l'invasion arabe, laissant les juifs se débrouiller par leurs propres moyens face aux forces arabes menaçant de les anéantir.

- **Quatre facteurs déstabilisent** depuis lors la région du Moyen-Orient.

1) L'hostilité permanente des Palestiniens envers l'Occident - hostilité qui a contaminé le monde arabe - à cause du plan de partage qui leur a été imposé. D'où leur intransigeance, subordonnant la reconnaissance de la légitimité d'Israël au retour des réfugiés de la guerre de 1948 dans leurs maisons d'origine. Ce qui signifierait la destruction de l'Etat juif.

2) Les Nations unies ont absurdement encouragé le blocage du problème des réfugiés au lieu de participer à leur insertion. C'est l'aide financière de l'ONU qui, depuis soixante ans, maintient la

plupart de ces réfugiés dans des camps misérables sur le sol de leur patrie, la Palestine, à quelques dizaines de kilomètres de leurs anciennes maisons. Ces réfugiés servent d'alibi pour neutraliser toute velléité de réconciliation entre les deux peuples.

3) Le sentiment d'abandon éprouvé par les juifs au lendemain de l'adoption de la résolution de l'ONU et la nécessité de résister seuls à l'invasion des pays arabes les ont rendus agressifs et méfiants envers un éventuel processus de paix. N'ayant que mépris pour l'ONU, ils s'évertuent à annihiler les efforts des Nations unies pour résoudre le conflit, notamment la résolution 242 adoptée à l'issue de la guerre de Six-Jours et préconisant le retrait d'Israël de tous les territoires conquis en échange de la paix et de la sécurité.

4) Depuis soixante ans, le monde arabo-musulman n'a cessé d'interpréter cette résolution non comme la tentative généreuse de résoudre le douloureux problème juif mais comme une manoeuvre de l'Occident impérialiste pour implanter en terre arabe une forteresse «croisée» juive dans l'intention de saper l'identité arabo-musulmane.

- **Soixante ans plus tard**, telles sont les conclusions que nous devrions tirer :

- la communauté internationale devrait se mobiliser pour la mise en application de cette résolution et soutenir sans équivoque chacune des parties pour la création de deux Etats dans les frontières de 1967, Etats qui, à terme, pourraient être intégrés dans la Communauté européenne;
- l'insertion des réfugiés de 1948 dans leur patrie, la Palestine, mais non dans leurs maisons d'origine en Israël, lesquelles, de toute façon, n'existent plus;
- le retrait d'Israël à l'intérieur des frontières de 1967 stricto sensu, ce qui lui laisserait encore la jouissance des trois quarts de la terre palestinienne;
- la démilitarisation des territoires rendus aux Palestiniens (sur le mode du traité de paix israélo-égyptien) en échange d'une paix durable où nulle menace n'obscurcirait l'horizon.

II . A propos de « *Un feu amical* »

Ces étonnants voyageurs : présentation de *Un feu amical* :

Le nouveau roman de A. B. Yehoshua met en scène un couple qui s'aime, après plus de trente ans de mariage. Lui, Yaari, dirige un bureau technique d'installation d'ascenseurs, à Tel-Aviv. Sa femme, Daniella (professeur d'anglais) part en Afrique centrale rendre visite à son beau-frère, Jérémie, dont la femme (sœur de Daniella) est décédée.

Ils n'ont pas l'habitude d'être séparés. Un dialogue intime se poursuit dans la tête de chacun – à l'occasion de ce voyage. Sept chapitres correspondent aux sept jours du voyage, pendant la fête juive de Hanouka. Sept chapitres composés de quinze à vingt brefs sous-chapitres, qui alternent avec une parfaite régularité la voix de Yaari et celle de Daniella.

On pourrait dire que *Un feu amical* est d'abord un livre sur l'amour conjugal. Mais il est bien plus que cela : ce « feu amical », c'est les lumières de la fête familiale, joyeuse, de Hanouka, et les feux des campements de brousse en Afrique. Mais c'est aussi le « tir ami » : le fils du beau-frère de Daniella a été tué il y a quelques années par un feu amical (le tir d'un autre soldat israélien), et cette mort pèse sur tous les protagonistes du roman.

Et au-delà, les nuages sombres sont nombreux qui s'amoncellent autour de l'amour conjugal de Yaari et de Dianella : les difficiles relations avec les belles-filles, l'énigme des petits-enfants, le contexte israélien plein d'incertitudes, l'Afrique centrale où veut se dissoudre le beau-frère qui, comme le prophète Jérémie, est désespéré et a décidé de couper tout lien avec la civilisation juive : « J'ai 70 ans, et j'ai le droit de me séparer de tout cela. »

Quant au style du roman, on retrouve dans *Un feu amical* toutes les qualités qui ont fait d'A. B. Yehoshua un des plus grands auteurs israéliens vivants : la description minutieuse et réaliste des comportements humains, le souci des détails, les étincelles d'humour, les situations comiques latentes, l'étrangeté de la réalité, le rôle des répétitions, des parallélismes, des résonances : ainsi la vie quotidienne en Israël et en Afrique s'éclairent l'une l'autre, le bruit du vent dans l'ascenseur de Tel-Aviv fait écho au bruit du vent en Afrique, et au spiritualisme païen des Africains rencontrés là-bas, etc. Se crée ainsi une harmonie nouvelle, que seule permet l'écriture littéraire.

Malgré une apparence plus simple, moins complexe, plus quotidienne que les précédents livres de A. B. Yehoshua (*Le Responsable des ressources humaines*, *La Mariée libérée*, *Voyage vers l'an mille*, etc.), *Un Feu amical* est peut-être une œuvre encore plus subtile tous les invités du festival

Comme dans ses romans précédents, Avraham B. Yehoshua raconte avec brio une histoire simple et profondément humaine.

***Indications.be* : Ce qui flambe partout depuis les origines**

Yehoshua poursuit, de livre en livre, son analyse à la fois débonnaire et lucide des liens familiaux. Mais il vit dans la guerre. Et son dernier roman paru, qui traverse la mort absurde, la mémoire et la quête ancestrale des origines, rappelle que le confort est une illusion et le bonheur une conquête.

Quand les Syriens voulurent naguère helléniser les Juifs, ils eurent affaire à une âpre opposition : celle des Macchabées. On peut lire cela dans la Bible. En souvenir de cette résistance héroïque, les Juifs célèbrent tous les ans la Hanoukka. Mais on précise, en outre, que les bougies allumées tous les soirs, pendant huit jours, pour cette fête, commémorent aussi le miracle de la lampe à huile, lors de la purification du temple en 164 avant Jésus-Christ ! Je vous passe les détails de ce prodige. Pour le simple goy que je suis, Hanoukka commémore les deux choses un peu extérieures à ma vie, et j'en prends acte. Entre ces deux événements, faut-il choisir ?

Le dernier roman d'A.B. Yehoshua se construit selon le rythme de la fête en question. Une fête qui dure huit jours, et que la société israélienne célèbre désormais selon les multiples modes de ses multiples appartenances religieuses. Des rabbins prêchent et prient, mais la plupart des familles se contentent d'offrir des cadeaux aux enfants et d'allumer des bougies huit soirs d'affilée, sans trop se référer au culte. Bref, Hanoukka fait un peu figure du Noël de chez nous. La laïcisation des diverses populations qui se fondent dans l'Etat hébreux s'exprime dans les manières variées de ritualiser cette fête. Elle ne semble pas entamer pour autant l'identité juive des Israéliens.

Pourtant, Jérémie qui fut vaguement diplomate et qui, à septante ans, séjourne toujours en Afrique Centrale, refuse les journaux hébraïques que lui apporte sa belle-sœur Daniella. Il refuse même d'aller la chercher à l'aéroport. Il y a toujours des Israéliens ou des Juifs dans les avions, et

Jérémie entend bien couper radicalement tous les ponts avec eux, avec sa propre judéité, avec l'hébreu... bref avec tout ce qui, de près ou de loin, pourrait le rattacher à Israël.

Cette attitude inquiète Daniella. Mais les sujets d'inquiétudes, qui foisonnent dans ce roman, ne passent jamais les bornes de la vie ordinaire des familles contemporaines, où qu'elles vivent. Les personnages ne sont pas particulièrement névrosés. Daniella pleure sa sœur Shouli et veut commémorer l'anniversaire de sa mort en Afrique. C'est pour cela qu'elle quitte pour un temps Yaari, son époux et son seul amour. Yaari s'inquiète du voyage de sa femme en solitaire. C'est la première fois qu'ils se séparent pour une semaine, en trente ans de mariage. Yaari s'inquiète aussi pour son vieux père, qui l'aura initié à l'art de fabriquer des ascenseurs ; il s'inquiète pour son fils, qui travaille avec lui et que l'armée réquisitionne rudement, il se tracasse pour ses petits-enfants, qu'il juge un peu délaissés par l'épouse du réserviste. Il se fait également du mouron pour sa fille, qui, sous des dehors de rebelle, se montre en vérité inconsolable.

Car toute cette famille plutôt rangée, qui ne semble connaître que les soucis ordinaires du vieillissement, du conflit des générations ou de l'éducation des mômes, est blessée par un accident, un accident stupide ; pas même un crime ni vraiment une infamie. Un fait de guerre, cependant : la mort, sept ans plus tôt, du neveu, du fils, du cousin : la mort du soldat Eyal, le fils de Jérémie et de Shouli. Eyal est tombé par erreur. La vie et la guerre sont absurdes. Eyal est mort sous le feu d'une balle amie : visé par méprise par un de ses copains. Tué par un feu ami, par Un feu amical, en quelque sorte, comme le répète tristement Yaari.

C'est ce feu-là qui donne, en ce récit, le vrai sens de cette fête d'Hanoukka si particulière, dont ni Daniella, ni Yaari, ni leurs enfants ne savent que faire, cette année. Les bougies d'Hanoukka s'allument donc dans une famille perturbée par un double deuil et par le voyage de la grand-mère. Une famille que le décalage horaire, pour minime qu'il soit, entre l'Afrique centrale et Israël, provoque à comprendre le léger tremblement du réel entre un continent et un autre, entre la religion et la vie, entre Israël et les nations, entre les hommes et les femmes, entre les pères et leurs enfants.

Les lecteurs de Yehoshua connaissent son admirable empathie pour tous ses personnages. La mariée libérée, par exemple, ou L'amant donnaient à voir des Juifs ou des Arabes également aimables et également taquinés par un auteur amoureux de la vie et rétif à toute position dogmatique.

Dans ce dernier livre, la verve continue d'irriguer les questions essentielles. Le virtuose romanesque de Monsieur Mani construit un roman simple. On y passe de l'Afrique à Israël, du point de vue de Daniella à celui de Yaari, et les plus simples gestes du quotidien : téléphoner, manger, présider une fête ou réparer un ascenseur, se teintent d'une nostalgie universelle.

Comment faire comprendre à l'être aimé qu'on est sans nouvelle du fils incorporé, et qu'on est, de surcroît, tourmenté par les hurlements dont pâtiennent les usagers d'un ascenseur construit pour un ministère ? Comment faire saisir au mari lointain les beautés de l'Afrique, et la richesse d'âme d'une magnifique infirmière animiste qui accompagne Jérémie et sa belle-sœur dans leurs périple ?

Comment se parler ? Comment se comprendre ?

Jérémie, en deuil de son fils et de sa femme, veut couper tous les ponts. Yaari et Daniella découvrent à quel point tous leurs ponts sont fragiles. Les ascenseurs dont s'occupent Yaari, son père et son fils hurlent au vent, un peu comme si tous les décalages terrestres et toutes les douleurs contenues faisaient rugir ce qui, ascenseurs ou prières devrait paisiblement s'élever vers le ciel, en cette semaine liturgique.

La littérature prend la vie où elle est. Mais il appartient à l'écrivain de délivrer, sous la lucidité, l'espérance qui est en lui. Le plus grand mérite de l'un des plus grands écrivains d'Israël consiste

donc à nous rappeler que la vie quotidienne est, en elle-même, un feu. Sa générosité rejoint notre inquiétude. Et son implication dans le pays qu'il aime et qui l'inquiète nous appelle peut-être que, même si nous nous croyons en paix, il nous faut, tous, entrer en résistance contre l'abrutissement, la violence, l'indifférence et le malheur.

Dès lors, ce roman qui, sans avoir l'air d'y toucher, fait la part belle à une méditation sur la guerre, sur les origines de l'humanité et sur la beauté et la fragilité des liens, pourrait bien passer pour l'une des plus belles réussites de l'auteur. Parmi les feux guerriers des Macchabées, la petite lampe à huile du bonheur survit aux âges, aux conflits familiaux, aux affrontements militaires et aux appartenances nationales ou religieuses. En ce sens, le récit est une fête, qui permet à chacun, juif ou non, croyant ou pas, de passer par la lumineuse espérance qui se célèbre à Hanoukka.

• Lucien Noullez